

386

L'ARCHITECTURE D'AUJOURD'HUI

PARIS
TOKYO
MONTREAL
BEYROUTH
ATHENS
SHANGHAI
PATRIMOINE[S]
BEIJING
LONDON
NEW ORLEANS
ST. GALLEN
GRENOBLE
BREMEN

ARCHITECTURE, IDÉES, ARTS, DESIGN, PAYSAGE

DOM : 29 € - LUX : 29 € - ESP/ITA/PORT : CONT. : 29 € - CAN : 50 \$CA - USA : 59,95 \$US - GB : 27 £ - NCAUS : 35,00 CFP - POLS : 40,00 CFP - MAR : 290 MAD - BEL : 23 €

L14708 - 386 - F : 25,00 € - RD



NOV-DEC 2011



De la démolition

par Françoise Choay

« De la démolition », écrit par Françoise Choay, fut publié en 1996 dans l'ouvrage collectif *Métamorphoses parisiennes* (réalisé à l'occasion de l'exposition du même nom au Pavillon de l'Arsenal, éditions Mardaga). Pourtant, quinze ans plus tard, ces lignes ont conservé toute leur acuité et représentent une pensée vivifiante sur le patrimoine – en particulier parisien –, qu'AA entendait porter à la réflexion de ses lecteurs de 2011. À la lumière de ses travaux actuels, Françoise Choay en a également réévalué la portée, détachée des polémiques que ce texte avait occasionnées, ainsi qu'elle le raconte :

« Lorsque L'Architecture d'Aujourd'hui m'a demandé l'autorisation de republier « De la démolition » dans la revue, j'ai été d'autant plus surprise que j'avais oublié cet épisode de ma carrière journalistique et sa violence polémique. Une relecture attentive ne me fait pas pour autant désavouer ce texte. Même si sa démarche didactique mériterait d'être allégée. En revanche, la recherche lexicographique que je mène en ce moment apporte une confirmation éclatante de la thèse défendue, identiquement applicable :

- aux langues vivantes avec leurs identités propres relevant de la spécificité des cultures auxquelles elles appartiennent ;

- aux constructions matérielles de tout genre (ville, village, paysage, maisons individuelles, équipement, lavoirs, abreuvoirs, étables, etc.) qui, par le truchement d'une implantation matérielle, viennent donner une assise symbolique visible à la volatilité du langage.

Comme les langues dont elles sont l'expression matérielle, les édifications de tout genre dépendent de trois termes : un fond permanent plus ou moins inaliénable ; des constructions périmées et archaïques qu'il faut éliminer ; et pour les remplacer, des constructions nouvelles exigées par l'évolution de la vie. »

Au seuil de *Malaise dans la civilisation*, Freud utilise la ville, et nommément la Ville éternelle, Rome, comme métaphore de la mémoire. De la mémoire comme fondement de l'identité personnelle. Voulant faire comprendre comment « rien dans la vie psychique ne peut se perdre [...], tout est conservé d'une façon quelconque », il demande au lecteur d'imaginer la coexistence de tous les stades successifs du développement de la ville : « Cela signifierait donc que sur le Palatin les palais impériaux et le septizonium s'élèveraient toujours à leur hauteur initiale, que les créneaux du château Saint-Ange seraient encore surmontés des belles statues qui les ornaient avant le siège des Goths [...], à la place du palazzo Caffarelli que l'on ne serait pas obligé de démolir pour cela, s'élèverait de nouveau le temple de Jupiter Capitolin, non seulement sous sa forme définitive que contemplèrent les Romains de l'Empire, mais aussi sous sa forme étrusque primitive [...]. Sur l'emplacement du Panthéon, nous trouverions non seulement le monument qu'Adrien nous a légué mais aussi le monument primitif d'Agrippa [...]. Il suffirait alors à l'observateur de changer la direction de son regard [...] pour faire surgir l'un ou l'autre de ces aspects architecturaux¹ ».

■ Mais ici, soudain, l'auteur s'arrête : « Poursuivre cette fantaisie serait dénué de sens [...]. Si nous voulons traduire dans l'espace la succession historique nous ne pouvons le faire qu'en plaçant spatialement les choses côte à côte. Notre tentative semble donc un jeu futile. » Et quelques lignes plus loin, il ajoute :

« Le développement le plus paisible de toute ville implique des démolitions et des remplacements de bâtisse : une ville est donc a priori impropre à toute comparaison semblable avec un organisme psychique. »

■ Pourquoi donc le père de la psychanalyse se livre-t-il à un « jeu futile », pourquoi développe-t-il longuement une comparaison insolite si c'est pour la juger ensuite absurde ? En d'autres termes, quel est le sens de ce texte énigmatique que je prendrai comme point de départ et comme terminaison d'un bref parcours dans le champ de la démolition ?

■ Je commencerai donc par ce truisme ou cette évidence énoncée par Freud : « Le développement paisible de toute ville implique des démolitions », ou encore, selon une formulation plus radicale, mienne cette fois, toutes les cultures et toutes les sociétés se sont constituées

¹ *Das Unbehagen in der Kultur*, Vienne, 1929, trad. fr. : *Malaise dans la civilisation* par Ch. et J. Odier, PUF, Paris, 1971, pp. 12 sq.

et développées en démolissant. La démolition est une nécessité historique. D'une part, cultures et sociétés n'ont cessé, à l'issue des conflits et des guerres qui les opposaient, de détruire délibérément le patrimoine bâti de leurs adversaires, en violant la valeur fondatrice de l'acte d'édifier. D'autre part, selon une logique autre, qui seule nous intéresse ici, mais avec la même violence, elles n'ont cessé de détruire leur propre patrimoine. Elles l'ont détruit pour cause d'inutilité, de vétusté, de dysfonctionnement, d'inadaptation, de gêne, d'inconfort et, en termes positifs cette fois, de modernisation. Pour le réédifier autrement, elles ont démoli, volontairement et le plus souvent sans états d'âme, leur patrimoine ordinaire, mais aussi leur patrimoine extraordinaire. L'exemple occidental de référence demeure celui de la Basilique constantinienne Saint-Pierre-de-Rome, le plus précieux monument de la chrétienté, démoli au ^{xvi}^e siècle, conformément à la volonté des papes Léon X et Jules II. Cependant, Paris et l'Ile-de-France ne sont pas en reste de cas fameux. C'est en toute conscience, ainsi qu'il le note lui-même dans sa relation concernant l'édification de la nouvelle église, que le pieux Suger fit démolir la basilique carolingienne de Saint-Denis et, quatre siècles plus tard, François I^{er}, n'hésita pas, pour construire le Louvre, à raser le fabuleux château de ses aïeux.

■ Mais focalisons-nous sur la modernité. L'avènement de l'ère industrielle a accéléré le rythme de ce processus. Il fallait faire place aux exigences techniques d'une nouvelle société. Des pans de villes entiers furent alors démolis en taillant dans les tissus existants. Haussmann est devenu le symbole d'une destruction modernisatrice qui devait aboutir à faire de Paris le premier, et le plus prestigieux, des trois² paradigmes de la métropole européenne. Quelle que fut leur ampleur, ces démolitions demeuraient néanmoins partielles, sélectives, destinées qu'elles étaient à permettre, comme disait Haussmann, la « régularisation » du tissu existant. Ainsi, la métropole demeurait ville, tout en promouvant une nouvelle forme d'urbanité. En revanche, à partir de l'entre-deux-guerres, la nécessité de la démolition est, pour la première fois, affirmée en termes de théorie et de façon radicale. Le Corbusier stipule qu'il faut faire « place nette » ou encore « nappe blanche », pour cause d'incompatibilité de l'ancien et du nouveau. Symbole : le plan Voisin de Paris. Après la Seconde Guerre mondiale, cette démarche, intégrée dans la doctrine des Ciam (*Congrès internationaux d'architecture moderne, NDLR*), n'inspirera pas seulement des plans analogues, comme celui d'Albi, mais dictera, en particulier en France, la politique de rénovation, c'est-à-dire de destruction des centres de villes anciens.

■ Et voici qu'advient, à partir des années 1960, un retournement sans équivalent dans l'histoire. Un retournement qui abolit les évidences de la démolition et qui pose, au moins en théorie, le principe d'une conservation intégrale des édifices du passé. On franchit les bornes posées par la logique préservatrice des Monuments historiques, qui, souterrainement à l'œuvre depuis le ^{xv}^e siècle, avait depuis le ^{xix}^e exigé une conservation culturelle sélective, dans un champ chronologique limité en aval par l'avènement de l'ère industrielle. Le projet actuel de conservation du patrimoine englobe indistinctement tous les types de constructions et couvre la production du ^{xix}^e et du ^{xx}^e siècle en entier jusqu'à celle d'un présent à peine refroidi. Bien entendu, il s'agit là d'un objectif idéal, au service duquel les différents pays européens ont élaboré des législations plus ou moins détaillées et contraignantes, qui font l'objet de transgressions et de contestations plus ou moins violentes ou sournoises.

■ Néanmoins – nous sommes là au cœur du problème que je voulais poser – comment expliquer la contradiction à quoi nous confrontent les deux démarches ou pratiques que je viens d'évoquer : d'une part, la démolition, qui apparaît comme l'autre face de la construction et qui, au fil de l'histoire, n'a jamais cessé de s'exercer ; d'autre part, la conservation intégrale du patrimoine bâti, qui n'a jamais eu d'existence historique ? Les deux attitudes sont-elles véritablement contradictoires ? Ne s'agirait-il pas plutôt d'une aporie ? Le truisme de la démolition tel qu'il est encore affirmé aujourd'hui par certains comme principe de leur action ne cacherait-il pas un sophisme ? Démolition et conservation, dans les énoncés où ils figurent aujourd'hui, n'ont-ils pas un sens différent de leur sens traditionnel, et la permanence du lexique ne nous masque-t-elle pas, une fois encore, l'émergence de problématiques nouvelles ? Répondre à cette interrogation exige d'en soulever une autre dont elle est solidaire : quel est le changement survenu dans les sociétés occidentales avancées, au cours des trente dernières années, qui puisse rendre compte d'un pareil retournement ?

■ On ne peut s'attaquer à cette seconde interrogation sans rendre à la technique et à son évolution un juste poids trop ignoré par l'historiographie, notamment marxiste, et par la sociologie. Plutôt que sur des formes de production et des rapports sociaux, il faut placer au centre de cette problématique un ensemble de développements techniques solidarisés qui lient dans une boucle de rétroaction « environnement bâti » et « mentalités ».

■ Toutefois, avant d'esquisser un tableau des transformations induites par ces facteurs, je voudrais tenter d'approfondir le sens de la démolition et de la

2 Les deux autres étant la Vienne de Otto Wagner et la Barcelone de Cerdà.

conservation traditionnelles à l'aide de deux exemples en apparence contraires. Le premier est emprunté au *De re aedificatoria* (1465), véritable discours de la méthode pour bien aménager l'espace humain, dont l'auteur, Leon Battista Alberti, tel Descartes libérant deux siècles plus tard la raison du sujet philosophique, accorde autonomie et autorité créatrice à la raison du sujet bâtisseur. Or, dans trois passages³, brefs mais fondamentaux, de ce texte inaugural, Alberti condamne la démolition avec une violence extraordinaire: c'est un crime, une atteinte au droit («*injuria*»). À ses yeux la raison inavouée des démolitions courantes est l'incompétence des architectes qui ne savent bâtir «*si auparavant, tout ce qui occupait le site n'a pas été éliminé*». Les seules raisons valables de démolir résident pour lui dans des malfaçons irrémédiables et dans le manque d'espace, lorsqu'on «*ne peut élever de nouveaux édifices à moins de démolir les anciens*». Quant aux raisons de ne pas démolir, ce sont, pour Alberti, bien évidemment l'économie, mais davantage le respect humain dû à l'œuvre des générations précédentes, dont l'expression prend une tonalité sans équivalent jusqu'à Ruskin; et, surtout, la nécessité d'inscrire dans la durée les édifices qui contribuent à fonder l'identité et la légitimité de nos institutions et, partant, de notre condition d'hommes. **La conservation du patrimoine bâti est donc liée, dans le « De re aedificatoria », à sa valeur fondatrice et identificatoire, au sérieux même de l'acte d'édification dont Alberti est, je pense, le premier à avoir reconnu la place dans une anthropologie fondamentale.**

On pourrait résumer la position d'Alberti, au moment où l'architecture entrait dans l'ère de la réflexivité et de la conscience de soi, par un postulat: la conservation du cadre bâti permet de poursuivre ensemble la création et la fondation du monde humain. Autrement dit, l'activité créatrice de l'architecte (légitimée par la parole avalisante de ses interlocuteurs) et la durée du bâti ancien pèsent d'un poids égal dans la refondation permanente des institutions dans l'espace: elles sont solidarisées par l'ambivalence du temps tout à la fois constructeur et destructeur.

■ Mon second exemple est emprunté à la tradition japonaise. Il s'agit de la démolition rituelle des temples Shinto, qui a lieu tous les vingt ans et qui s'achève par leur reconstruction sur un autre site: le temple d'Ise vient d'en faire l'objet⁴. Le démantèlement a lieu parce qu'à la différence des Occidentaux, les Japonais ne vénèrent pas les marques du temps sur leurs édifices: pour pouvoir servir au culte,

le temple doit jouir d'un site purifié et présenter un aspect neuf. Dans la réalité, ce démantèlement en apparence sauvage, est l'analogue d'une conservation vivante et non historique: il ne vise pas une reconstruction à l'identique, une copie aussi fidèle que possible. L'expérience montre le contraire: chaque reconstruction est porteuse d'innovations analogues à celles que l'on rencontre dans la transmission des mythes. L'identité qu'il s'agit d'assurer est celle d'un fonctionnement pour les fidèles et sa condition nécessaire n'est pas seulement la présence et le comportement des fidèles, mais la pratique des artisans qui doivent assurer la continuité d'un savoir-faire: ce que les Japonais d'aujourd'hui saluent lorsqu'ils attribuent à ces artisans la qualité de «*trésors nationaux vivants*». Cette dénomination reconnaît que le savoir-faire des charpentiers d'Ise assure la pérennité de l'institution culturelle, mais elle pointe aussi la fragilité de ce trésor que sa rareté semble désigner au musée. À son tour, la démarche Shinto pourrait être résumée en un postulat: la démolition des édifices qui participent au fondement des communautés humaines a pour condition nécessaire (mais non suffisante) de sa légitimité de disposer des savoir-faire qui en assurent le refondement.

■ On voit donc que deux cas en apparence paradoxaux et a priori opposés, celui d'un homme de progrès et d'innovation prônant la conservation et celui d'une religion traditionnelle exigeant une démolition rituelle, reposent en réalité sur des prémisses identiques. Conserver peut être condition de l'innovation et détruire synonyme de conservation. Nos deux cas supposent l'un comme l'autre continuation et continuité de l'édification, ils se réfèrent identiquement aux fondements matériels de l'institution de la société.

■ Notre première évidence, le truisme freudien, est ainsi dédoublée: démolir et conserver sont ensemble parties intégrantes du procès d'édification dans sa fonction fondatrice. Cette seconde et double évidence éclaire le retournement copernicien auquel nous confronte la mutation techno-sociétale, qui s'est poursuivie et accélérée au cours des trente dernières années et qui a, du même coup, transformé le sens du rapport entre démolition et conservation.

■ En effet, le développement des transports à très grande vitesse, des formes multiples de télécommunications, des mémoires artificielles, toujours plus performantes, des procédures de virtualisation (images de synthèses et autres «*réalités virtuelles*») génère un ordre technique qui nous libère progressivement des traditionnelles contraintes spatiales, temporelles et corporelles dans le cadre desquelles était produit le bâti. Il tend à nous délivrer

3 Livre II ch. I., Livre III ch. I., LX ch. I..

4 Cf M Bourdier. «*Le mythe et l'industrie ou la protection du patrimoine culturel au Japon*», in numéro spécial «*Patrie-Patrimoines*», de la revue *Genèses, Science sociales et histoire*, Belin, Paris, 1993.

des enracinements, des permanences, des durées qui étaient propres aux établissements de petites échelles, dont les éléments, articulés entre eux et modulés, étaient issus de la double pratique corporelle des édificateurs et des habitants. Les grands réseaux techniques, qui sous-tendent désormais l'aménagement du territoire, nous offrent, entre autres, une liberté de mouvement et d'établissement sans précédent. Mais en ouvrant la ville à une dispersion sans limites, qui en est la négation, ils ouvrent du même coup à l'architecture ce qui pourrait bien en être aussi la négation, une autonomisation totale dans le choix de ses implantations et de ses échelles.

Indépendamment de toute allégeance aux théories du Mouvement moderne et des Ciam, architectes et urbanistes sont actuellement immergés dans la permissivité de la culture électronique et par là sollicités, plus instamment et plus directement que les théoriciens et praticiens de la génération antérieure, par une exigence de démolir qu'ils justifient par deux types d'arguments. Selon le premier leur créativité serait enfin libérée et désaliénée par le truchement d'une nouvelle logique technique. Les écoles d'architecture, les administrations et la grande presse érigent en vérité l'émergence d'un ordre radicalement neuf, l'autonomie des créateurs, la libération des contraintes contextuelles. Cette pseudo-vérité se résume en un sophisme que j'appellerai « sophisme de la création *ex nihilo* » : puisque, aussi bien depuis cinquante ans, tous les enseignements des disciplines linguistiques et sémantiques ont montré que les sociétés instituées ne connaissent pas de commencements absolus, que le créateur le plus génial n'est que faiblement novateur, que l'intercontextualisation est la condition de développement du sens.

Traduits en termes de bâti, ces énoncés signifient qu'aucune culture architecturale, urbaine ou rurale, n'a jamais poussé sur un sol vierge ; que le génie architectural donne quelques fleurs par siècle et que l'immense majorité des architectes relèvent, comme Serlio fut le premier à le comprendre, d'une norme ordinaire ; qu'au fil de l'histoire, les édifices les plus prestigieux se sont toujours inscrits dans la dialectique contextuelle.

Mais, pourra-t-on arguer, ne sommes-nous pas aujourd'hui confrontés à une rupture historique comparable à celles qui ont jalonné les grandes phases de l'évolution des sociétés humaines, et qui pourrait même, à terme, conduire à une mutation de notre espèce ? Quelle que soit la nature des transformations psychosociales invoquées, le sophisme de la création *ex nihilo* nie le rôle de la référence dans l'institutionnalisation des sociétés humaines.

En outre, les tenants actuels de la démolition s'appuient sur un second type d'arguments, constituant un deuxième sophisme, mieux caché cette fois, car il repose sur un abus de langage, et que j'appellerai « sophisme de la démolition ». En effet, la démolition qu'on prétend justifier aujourd'hui au nom de la nécessité historique n'est désormais plus celle de la tradition, elle n'est plus l'envers d'un bâtir. Sa négativité ne s'assortit d'aucune positivité. La table rase, une fois réinvestie par des objets neufs – rénovée et « reconstruite », nous dit-on – n'est, pour autant, ni architecturée ni porteuse d'urbanité ; elle demeure table rase à jamais, comme en témoignent *ad nauseam* les ZAC parisiennes.

Le développement hégémonique des réseaux techniques et des échelles d'aménagement territoriales tend à supplanter et condamner la mise en œuvre de l'échelle constructive de proximité et d'urbanité dont le déploiement contribuait à fonder notre identité et notre légitimité anthropologique. Cette échelle, qu'une fausse conscience historique et une fausse pudeur ne doivent pas nous empêcher de qualifier « humaine », chaque jour nous la désapprenons et l'oublions davantage. Étrange et étrangère nous est devenue la prière d'Eupalinos : « *Ô mon corps [...] prenez garde à mon ouvrage : enseignez-moi sourdement les exigences de la nature [...] Donnez-lui de trouver dans votre alliance le sentiment des choses vraies* »⁵, et nous ne pouvons davantage entendre sa maxime « *qu'il n'est point de détail dans l'exécution* »⁶. Nous perdons ensemble les savoir-faire et les savoir-habiter solidaires dont elle conditionne la manifestation et qui, à leur tour, sont nécessaires à sa perpétuation. En reprenant la métaphore freudienne de notre point de départ, nous nous trouvons dans la situation de l'individu accidentellement et pathologiquement privé de sa mémoire et condamné à vivre, dans la fugacité de l'instant, une identité dissociée, fragmentée.

Le dévoilement de cette perte et de ce sophisme permet d'expliquer le stupéfiant projet de conservation intégrale du patrimoine bâti. Ce projet, aujourd'hui quasiment institutionnalisé, résulte d'un traumatisme et constitue la réponse à une menace, obscurément perçue comme létale. Vouloir tout conserver est une réaction de défense dont nos sociétés ne comprennent pas la véritable finalité. Et c'est en ignorance de cause qu'instinctivement elles récusent le conseil d'Élie Faure qui disait avec beaucoup de santé : « **Il faut laisser mourir les ruines... Restaurer les ruines est aussi inutile que maquiller les vieillards [...]. Laissons mourir les ruines de la mort des**

5 P. Valéry, *Eupalinos*, Gallimard, Paris, 1923 (pp. 45-46 de l'édition de 1944).

6 *Ibid.*, p. 19. À rapprocher de la formule de Mies van der Rohe : « Dieu est dans le détail. »

**hommes, des bêtes et des plantes [...].
D'autres statues et d'autres temples
sortiront de la poussière fécondée.»**

Elles n'ont pas compris que si le conseil n'est plus bon (et sans doute l'était-il encore en 1902, lorsque ces lignes furent écrites), si nous nous accrochons si fort à ce patrimoine dont une partie est condamnée par le temps, c'est que nous ne savons plus le remplacer, plus le continuer, en demeurant fidèles à notre vocation anthropologique, plus assumer la violence d'une démolition légitime. On ne peut détruire ou laisser tomber des fondations – institutionnelles ou matérielles – qu'à condition de savoir les refonder.

■ J'ai eu l'occasion de dénoncer dans la conservation systématique du patrimoine une attitude narcissique⁷. On sait que le narcissisme est un stade du développement psychique, essentiel pour la constitution de l'identité individuelle. Mais on sait aussi que ce stade, comme le mot même l'indique, doit être temporaire dans le développement de l'individu, exige d'être dépassé, sous peine de se transformer en névrose stérile. Narcisse meurt de sa propre contemplation. Ainsi la conservation radicale de notre patrimoine nous permet-elle de ressaisir une identité qui nous échappe et dont les menaces qui pèsent sur elle créent une situation anxiogène; cette conservation nous permet d'opérer une recollection de notre identité et de notre statut institutionnel. Mais cette conservation, devenue autocontemplation obsessionnelle, devient stérile et dangereuse dès lors qu'elle se coupe de l'action et renonce à continuer l'édification qui fonde toute identité anthropologique et sociétale.

■ Pour décrire la nature et les conséquences de ce processus conservatoire, on peut emprunter une autre métaphore au texte de *Malaise dans la civilisation* : **la théorie freudienne de la mémoire montre que l'afflux et la coprésence de tous les souvenirs du passé dans le champ de la conscience est aussi pathologique que leur exclusion : la fonction de l'oubli, et notamment de l'oubli concerté, est aussi nécessaire à l'action qu'à la création.**

■ Ces deux renvois, à Élie Faure et à Freud, auront fait comprendre qu'ériger en principe la conservation radicale des édifices du passé repose sur un troisième sophisme. Je l'appellerai « sophisme de la conservation du passé ». En effet, exactement comme dans le cas de la démolition où nous avons

vu qu'aujourd'hui ce terme n'est plus employé dans le sens que lui avait conféré la tradition, lorsque nous énonçons dans le contexte techno-sociétal actuel la nécessité de conserver tout notre patrimoine passé, nous donnons au terme conservation une acception différente de celle qu'il revêt dans notre définition liminale éclairée par les deux exemples empruntés à Alberti et à la culture japonaise. Il ne s'agit plus de la face cachée de la démolition, la notion est privée de sa part de négativité. Au nom des valeurs dont l'histoire de la conservation historique a progressivement chargé le patrimoine, autrement dit au nom du savoir et de l'art, elle confond l'existence muséale et l'existence dans le temps, l'histoire et l'historicité, le savoir de l'art et l'expérience de l'art, la mémoire sans risques de l'historiographie et la mémoire dangereuse de la vie incarnée.

■ La notion de démolition entre donc en relation avec celle de conservation selon deux acceptions différentes. Autrement dit, pour l'historien et le critique actuels, les concepts de démolition et de conservation forment deux couples dont l'un s'applique aux comportements traditionnels de nos sociétés et l'autre à ceux d'une civilisation technicienne en voie d'émergence.

■ Dans le premier couple, la démolition est une pratique inhérente à toute société constituée et elle a pour envers une refondation qui est une manière de conservation dans la mesure où elle se veut affirmation d'une différence dans la continuité et la continuation d'une œuvre institutionnelle. Cette indissociabilité du couple conservation/démolition, la relation consubstantielle qui lie ces deux termes rend compte de la valeur que nous attribuons aujourd'hui à la configuration de certaines villes anciennes ou très anciennes dont une partie des strates ont disparu pour être remplacées au fil du temps. Leur qualité – nous n'avons pas de mot pour la désigner, « urbanité » est désormais trop usé pour dire leur fascinante hospitalité – tient au fait que les générations successives ont su, à leur manière propre et chaque fois différente, continuer la ville des générations précédentes. Tel est le cas, emblématique, de la Rome *intra-muros* dont Georg Simmel, s'émerveillant à juste titre que « *les écarts des temps, des styles, des contenus [...], plus larges que nulle part ailleurs dans le monde s'entrelacent dans une unité, un accord et une homogénéité comme nulle part ailleurs dans le monde* », ne sut pas comprendre qu'il ne s'agissait point là d'une « unité incompréhensible » et encore moins d'un « heureux hasard », mais que « cette unité organique totale » était le résultat, jamais achevé, de ce double savoir démolir et conserver⁸.

7 *L'Allégorie du patrimoine*, Le Seuil, Paris, 1992.

8 G. Simmel, « Rom, eine ästhetische Analyse », in *Zur Philosophie der Kunst*, Potsdam 1922; trad. fr., Payot, Paris, 1989, pp. 54-55.

Toutes choses égales d'ailleurs, Paris, qui certes ne peut rivaliser avec Rome ni par l'âge, ni par son rôle dans l'Histoire universelle (ou dans l'art de bâtir), présentait elle aussi, comme bien d'autres villes, ce même type de qualité physique. Et Haussmann, qui fut sans doute le plus grand démolisseur de notre capitale – puisqu'aussi bien, sauf à en faire avant la lettre un « centre historique » et un musée, il n'y avait guère d'alternative à cette violence –, Haussmann, je le répète, dut, comme avant lui Philippe-Auguste, Charles V, François I^{er}, Louis XIV et leurs contemporains, continuer Paris.

La refondation haussmannienne trouve sans doute sa forme la plus accomplie dans les squares, les jardins et les parcs qui articulent les espaces anciens et nouveaux de la ville, pour accueillir et conforter des comportements neufs. Et cette refondation est identique, elle associe la même invention et la même attention soigneuse aux détails, qu'il s'agisse de créer le parc des Buttes Chaumont sur les terrains vagues que la mémoire collective associait au gibet médiéval et que n'occupaient plus que « *des ateliers d'équarrissage et un dépotoir de vidange* »⁹, ou qu'il s'agisse de remodeler pour un public changé ou bien le Luxembourg de Marie de Médicis ou bien le jardin des Tuileries que Charles Perrault avait convaincu Louis XIV de laisser ouvert au peuple de Paris.

Dans le second cas, actuel, dont j'ai dit qu'il repose sur un sophisme puisqu'il est assumé selon des mots qui ne correspondent pas à leur acception traditionnellement reçue, on a affaire à une démolition affranchie de toute attache au passé et à une conservation passive qui a perdu la vie en rompant avec la violence. Démolition et conservation ne sont plus les deux faces d'une même pratique, mais deux démarches divergentes, revendiquées par des idéologies et des pratiques contraires. Cette démolition sans arrière-fond et cette conservation sans horizon, qui se sont développées depuis les années 1950, demeurent solidaires, mais liées par une relation d'antagonisme et non plus de solidarité.

Officiellement reconnue, institutionnellement proclamée, la nouvelle conservation se heurte en permanence à la nouvelle démolition triomphante ou masquée, joyeuse

ou sournoise. Démolition sournoise : voyez le Louvre où l'on a réussi à démolir simultanément et l'ensemble des perspectives¹⁰ qui donnaient sens à l'édifice dans le contexte parisien et le palais classé Monument historique désormais réduit à la dimension d'un faux. Démolition masquée

(en conservation ou restauration) : voyez la place Vendôme désormais logo d'un parc de stationnement souterrain.

Qu'on m'entende. Je ne suis pas passéiste. Il ne s'agit pas ici de pleurer sur le passé et sur les traces disparues du vieux Paris. Il ne s'agit pas de pleurer sur les Halles de Baltard qui avaient perdu leur fonction, ni sur les 19^e et 20^e arrondissements, dont une partie des maisons tombaient en ruine, ni sur le musée du Louvre dont l'aménagement était anachronique. Il s'agit de crier, comme on crie que le roi est nu, une vérité que personne ne veut voir : que ces espaces, nul n'a su ni les transformer, ni les remplacer, qu'ils ont disparu en tant que lieux institués et instituant. Les Halles sont devenues le Forum de la drogue, les quartiers de Belleville et Ménilmontant sont rongés par la lèpre, toujours plus virulente, de la gentrification, le Louvre un supermarché culturel banal et non le lieu symbolique (pas nécessairement grand) qu'appelait notre époque.

Certes, on trouvera des contre-exemples. À commencer, puisque je me plais aux jardins, par celui du Luxembourg, conservé avec une piété innovante et soigneuse qui mériterait une longue analyse. Mais je dois ici me borner à dénoncer une tendance qui affiche son hégémonie. Cette tendance accompagne l'émergence d'une nouvelle civilisation technicienne que nous peinons à reconnaître sous la pérennité des mots – ville, campagne et tant d'autres qui ne lui sont plus adéquats – et qui, tout à la fois, nous ouvre des richesses fabuleuses et menace de nous priver de la dimension instauratrice de l'espace humain qu'aucune juxtaposition d'objets techniques ne laissera jamais se déployer.

La force de l'antagonisme qui oppose aujourd'hui les deux termes du nouveau couple conservation/démolition est un indicateur éloquent de l'ampleur de cette émergence et de ses dangers. Mais il ne suffit pas d'être informé et alerté. Cet indicateur sollicite l'action. Il nous requiert dans la voie de la fidélité à la vocation anthropologique qui nous a fait fonder, donner identité et instituer nos sociétés dans la durée et dans l'espace à travers une pratique verbale et un engagement corporel. Dès lors, la question qui se pose est celle de la subversion du nouveau couple conservation/démolition.

Commençons par la néo-conservation. Deux opérations préalables sont nécessaires, mais non suffisantes : restreindre la sélection aux objets que nous ne savons plus faire (notamment le tissu urbain mineur), en définir et en étudier les traits fondamentaux (échelle, proportions, relation et articulation des éléments entre eux). Ensuite, se pose le vrai problème,

9 *Mémoires du Baron Haussmann, Paris, t. 3, t 1893, p. 234.*

10 Axe est-ouest, de la Cour Carrée à la place de la Concorde, d'abord tronquée par la pyramide, puis brisée par le dos d'âne (dû au traitement du sous-sol) en deux médiocres espaces cloisonnées par un enchevêtrement de murs et d'embranchements.

passer de la conservation passive et muséale à une conservation dynamique en prise avec la négativité : objectif atteignable seulement par la grâce d'une démarche qu'on appellera, à volonté, « mémoriale », heuristique ou pédagogique car elle participe de ces trois registres, et qui impliquera, au même titre et à la fois, habitants et hommes de l'art, concepteurs et usagers.

Précautions : ne pas se laisser prendre aux mirages de l'industrie culturelle ni surtout aux pièges que la fausse mémoire historique tend à la vraie mémoire organique,

devenue aujourd'hui où il n'existe pratiquement plus de vrais Parisiens, d'abord et fondamentalement, une mémoire des gestes.

■ Qu'en est-il ensuite de la néo-démolition ? Comment, à son tour, la subvertir ? À quel champ l'assigner ? Une réponse semble s'imposer. Dans le domaine hégémonique, toujours renouvelé, mieux performant et plus efficacement développé des réseaux techniques et des macro-éléments architecturaux qui en sont partie intégrante, ne serait-il pas raisonnable de démolir tout le bâti ressortissant aux critères traditionnels entraînant démolition. Autrement dit, tout ce qui peut être taxé de vétusté, inadaptation, insécurité, inutilité, dysfonctionnement (catégorie qui inclura le rapport des édifices à leur contexte et les causes de désagrégation de la ville). Pour fixer les idées, je citerai volontiers, outre les barres de logements sociaux qu'on s'efforce en vain de réhabiliter :

- la Très Grande Bibliothèque¹¹ dont le programme est anachronique, la conception antifonctionnelle, l'implantation absurde, le coût de fonctionnement insane ;
- l'Opéra-Bastille et le ministère des Finances qui ont l'un et l'autre entraîné la démolition et la déstructuration sans appel du tissu environnant : le premier se signalant en outre par ses dysfonctionnements et sa relative inutilité ; le second lésant les berges de la Seine et violant le cours inentamé de la rivière (au demeurant en toute illégalité).

■ Cette réponse ne dispensera pas d'une réflexion sur le statut des réseaux et macroéquipements techniques, sur notre manière de les vivre dans le temps et l'espace, sur la différence qui les sépare des différentes échelles d'espaces architecturés.

■ Elle ne doit pas davantage nous faire évacuer les revendications d'une conservation pour l'histoire de l'Art ou de la technique que les démolisseurs se sont appropriées après que Le Corbusier

ait montré la voie en faisant classer de son vivant la majeure partie de ses réalisations. À notre époque, l'hypertrophie de la conscience historiographique (on ne répétera jamais assez que l'histoire n'est pas la mémoire et qu'on ne peut ingénument poser l'équation lieux d'histoire = lieux de mémoire) et la sophistication croissante des mémoires artificielles permettent la conservation exhaustive de toute l'information figurée ou non, concernant les bâtiments. On ne voit donc pas ce qui, sauf le fétichisme, justifie la préservation et la réhabilitation de bâtiments qui ont manqué leur rapport avec la technique et que leurs restaurations transforment en faux architecturaux et en gouffres financiers.

Revenons à notre point de départ. « *Tentative futile, comparaison impropre* », ainsi Freud qualifiait-il la grande métaphore de la ville stratifiée, appliquée à la mémoire. S'il y tenait cependant au point de la publier, c'est qu'elle avait bien pour lui un sens. Un sens dont le détour à travers le champ de la démolition aura fait comprendre qu'il se dévoile en inversant la démarche métaphorique proposée, c'est-à-dire en allant de la mémoire vers le domaine édifié et non du domaine édifié vers la mémoire. Une méditation sur la mémoire apparaît alors comme le plus sûr fil conducteur vers une réflexion de fond sur le rôle anthropologique de l'édification. Il ne faut pas davantage attribuer au hasard le fait que l'ouvrage de 1929, qui propose la métaphore de la ville, s'intitule *Malaise dans la civilisation*, ni que s'y trouve l'expression, alors passée inaperçue, d'« homme prothétique ». Depuis 1929, le malaise est devenu crise et aux prothèses de l'avant-guerre se sont ajoutées les mémoires électroniques ainsi que des techniques nouvelles et toujours plus rapides et médiatisantes de communication, télécommunication, simulation. Elles sont venues brouiller *homo protheticus* avec le temps, avec l'espace, avec son propre corps qui lui servaient ensemble à institutionnaliser son identité.

■ C'est bien pourquoi le texte de Freud peut être déchiffré comme rappel et appel au sérieux d'une nouvelle édification que fonderaient à nouveau, ensemble et indissociablement, démolition et conservation. ●

FRANÇOISE CHOAY
PHOTOS : SERGIO GRAZIA

11 Dans la littérature qui la concerne, voir le récent article d'A. Corboz, « Une très grande perplexité », in *Midi-Minuit*, n°13, Genève, 1995. Et ensuite J. M. Mandosio dans *L'effondrement de la très grande bibliothèque nationale de France*, Éditions de l'Encyclopédie des Nuisances, 1999.